

RAPPORT D'ACTIVITÉ 2020

Centre de crise et d'accompagnement
non mandaté pour adolescents

Projet Éducatif Particulier agréé et financé par la Fédération Wallonie-Bruxelles



SOMMAIRE

Édito du Directeur . 4

Abaka : missions et services . 6

Qui sont-ils ? . 8

Café Covid . 10

Projets . 13

Crise² . 16

La minute psy . 18

Activités . 20

Projets partenaires . 24

Remerciements . 29





LE MOT DU DIRECTEUR

ERIC FAIRIER

Directeur du service Abaka

À un an jour pour jour de l'arrivée fracassante du virus dans nos vies, je me suis demandé en tant que directeur d'Abaka, comment faire résonner avec justesse cet éditorial, tant l'année 2020 fut dense et marquée par la crise sanitaire de la covid-19 qui joue aujourd'hui les prolongations et les conséquences dramatiques que l'on connaît. Le secteur de l'Aide à la Jeunesse a été submergé par une forte hausse des demandes en lien direct avec les souffrances vécues au sein des familles démunies, seules face à leurs problèmes exacerbés par la crise.

Abaka, a pris le parti, tel un réflexe naturel, aussi bien lors du 1^{er} confinement en mars 2020 qu'en novembre, de rester debout, libre et ouvert 24h/24, 7jrs/7. Fidèles à notre mission d'accueil inconditionnel, nous avons fait le choix, avec le soutien de notre Conseil d'Administration, de rester accessibles et de continuer à offrir notre espace à des jeunes en situation de souffrance, d'exclusion, voire de sans-abrisme.

Certains ont pu émettre le facteur de « prise de risque » dans cette gestion d'ouverture du centre, que je comprends aisément au vu du peu d'informations disponibles sur le moment.

Mais l'éthique et les valeurs nous ont

portés dans ce positionnement, car elles sont restées inchangées. C'est en période de crise, que nous nous devons plus que jamais d'être présents pour ces jeunes. En effet, lorsque le confinement a été proclamé et que le télétravail est devenu obligatoire, de nombreux services de l'espace public ont dû fermer leurs portes. Un gouffre béant de l'aide sociale s'est ouvert pour les jeunes et a duré de longues semaines, voire des mois. Fait notable en réaction à cette inaccessibilité des services d'aide, la Police est alors devenue un de nos plus importants envoyeurs, ne sachant plus vers qui se tourner pour trouver une solution adéquate, dans l'urgence, pour les jeunes se retrouvant en situation de détresse.

Et force est de constater que le temps de l'absence parvient à faire oublier un principe fondamental : « nous » les adultes, devons aide et assistance à nos jeunes autant qu'à nos aînés. Lors de notre entretien avec le quotidien La Libre en juin 2020 (à lire sur notre site web) nous clamions haut et fort que nos jeunes ont été oubliés dans cette crise et réclamions des mesures concrètes afin d'anticiper les conséquences réelles qui s'annonçaient. Début 2021, le constat est tristement implacable: un décrochage scolaire massif, une souffrance de l'isolement social, une précarité accrue due à la perte des jobs alimentaires et un fossé entre les générations qui s'est accentué.

Notre équipe a été confrontée à une recrudescence de demandes de jeunes anciennement connus du service, notamment de jeunes majeurs désemployés. Devenus majeurs durant la crise, ils ont formulé des demandes rassemblées autour de la recherche de moyens de survivance : une aide pour trouver une source de revenu, un logement décent et abordable, ainsi qu'un point de distribution alimentaire. Nous avons reçu quatre fois plus de demandes explicites concernant ces besoins primaires. Et pour

beaucoup, par manque de moyens, nous n'avons pu leur offrir qu'un espace de parole et d'accueil. Ne pouvant nous résoudre à ne répondre à ces problèmes structurels que par notre présence et un regard compatissant, nous avons usé de tous les stratagèmes afin de les aider à accéder à leurs droits fondamentaux de survie. Contacts renforcés pour maintenir une correspondance par le biais des applications, demandes ouvertes par notre service auprès des organismes d'aide publics tels que le CPAS ou le SAJ afin d'ouvrir leurs droits à l'aide sociale, collaborations intensifiées et plus pragmatiques avec certains services afin que les démarches puissent aboutir et par logique, élargissement de notre cadre d'intervention afin de pouvoir pallier le déficit du secteur face à l'avalanche de demandes faites auprès de notre service. En 2020, ce sont 177 jeunes qui se sont adressés à nous et ont été accueillis par notre service, soit une augmentation de 60% par rapport à 2019. Parmi eux, 133 jeunes ont pu être hébergés d'une nuit à plusieurs semaines, soit une augmentation de 30%, et ce sans aucun moyen supplémentaire. Les compteurs s'affolent, la détresse s'immisce et le besoin d'aide s'amplifie à beaucoup de niveaux. Le manque d'accessibilité de certains services a induit malgré nous un élargissement de nos compétences et une plus grande polyvalence dans notre pratique.

S'adapter pour continuer à vivre. Afin de contrer la morosité ambiante, nous avons déployé tout le savoir-faire d'Abaka : « imaginer, innover, respirer ». L'équipe a puisé dans sa capacité à repenser sa pratique, s'adaptant au contexte pour créer et proposer aux jeunes de nouveaux supports d'expression. Ateliers d'hippothérapie, de céramique ou encore radio avec le *Studio 105* (découvrez-le dans notre rapport d'activité 2019) ... autant de supports qui nous ont permis de décroisonner le quotidien malgré le confinement. Ces moments riches en découverte et en apprentissage ont permis de contrer le manque de perspectives s'offrant à nos jeunes et offert une petite bulle d'air en cette période de rupture sociale. Nous observons à quel point les jeunes sont preneurs de ces nouveaux

supports d'expression et qu'une certaine aptitude générationnelle portée sur l'art leur permet de s'épanouir pleinement à travers leur usage.

Malgré la crise, ... de nouveaux projets en élaboration au sein du service verront le jour en 2021, nous ouvrant sur de nouvelles perspectives et ré-affirmant notre volonté d'innovation au sein du secteur. Nous sommes ainsi fiers d'annoncer l'ouverture à la rentrée de la *Maison de la démocratie* à Anderlecht. Ce 1^{er} projet social de mise en autonomie pour les jeunes les plus vulnérables n'ayant pas accès à un logement décent, est le résultat d'une collaboration de plus de deux ans avec deux associations partenaires dont *Solidarité Logement* qui est également propriétaire du bâtiment. Nous nous réjouissons de cette opportunité pour les jeunes et sommes ravis de les accompagner dans cette nouvelle aventure.

Autre projet et pas des moindres, l'ouverture en mai prochain du dispositif *Macadam* qui répondra à la question de l'errance des jeunes à Bruxelles. Ce nouveau projet social dont Abaka est fondateur et administrateur sera une porte d'entrée, un lieu pour ces jeunes qui se retrouvent à la rue sans filet de sécurité. En association avec des services du secteur sans-abrisme et de la santé mentale, nous avons réfléchi durant 2 ans à un endroit permettant un réaccrochage social pour ces jeunes. Ce dispositif intersectoriel est novateur dans sa volonté de réunir pour la première fois des acteurs de différents secteurs sociaux afin d'offrir un accompagnement global au sein d'un même lieu.

Et pour finir, je dédicace un « chapeau les gars » à tous les travailleurs de notre service qui tiennent bon depuis le début de la crise en donnant le meilleur d'eux-mêmes au quotidien. Dépassant la sidération collective et la peur du virus, ils ont répondu présent jour après jour, dans le but de maintenir l'accueil et d'être là pour les jeunes les plus vulnérables. Nous pouvons les remercier à l'instar du personnel soignant mobilisé en continu pour l'ensemble de la population depuis le début de la crise.



NOTRE SERVICE

Abaka est un centre de crise et d'accompagnement pour adolescents. Nous offrons un accueil et une écoute 24h/24, 7 jours/7, à des jeunes de 12 à 22 ans en situation de crise familiale et institutionnelle. En parallèle, nous proposons également un accompagnement socio-éducatif pour les adolescents et leur famille. La spécificité du centre est de travailler uniquement à la demande du jeune avec la collaboration de sa famille, hors mandat judiciaire et administratif.

Selon son âge, ses besoins et ses demandes, nous proposons une aide personnalisée au jeune et sa famille. Celle-ci prend la forme de rencontres et d'entretiens individuels et familiaux. Nous pouvons alors proposer un hébergement à court terme de 7 jours renouvelable une fois pour permettre au jeune de s'apaiser et travailler une remise en lien avec son réseau.

L'accompagnement des familles se fait à travers des moments de rencontres qui se dessinent sous forme de guidances éducatives ou de médiations familiales. Nous jouons le rôle d'interface entre le jeune et sa famille ou son réseau proche, afin que chacun puisse exprimer le mal être ressenti et ses attentes lors de la crise.

Une particularité de notre service est de proposer un accueil inconditionnel (sans conditions d'admission) et un accompagnement psychosocial sans limite dans le temps. L'autre originalité est d'offrir un accompagnement dit « itératif », qui apporte une permanence dans le lien et dans la relation en étant rythmé par des discontinuités. Le but étant de rester présents et témoins du parcours des jeunes avec finesse et respect, et ce de manière singulière avec chacun. Cet accompagnement se poursuit également après leur majorité (18-22 ans) et consiste alors essentiellement en des démarches d'ordre administratif et juridique pour leur permettre d'accéder à leurs droits.



Accueil
Écoute
Apaisement



Accompagnement
dans les démarches



Travail Famille
Médiation

2020 EN 5 CHIFFRES

177 + 69 %
jeunes accompagnés

1460 + 42 %
nuitées

26
rendez-vous
dans des services extérieurs
avec les jeunes

133
jeunes hébergés
(d'une nuit à quelques semaines)

918 + 24 %
heures d'entretien
avec les jeunes, leur famille

56
via Zoom

* Pourcentages d'augmentation calculés par rapport aux statistiques 2019.

UNE ÉQUIPE PLURIDISCIPLINAIRE

En 2020, notre service reposait sur une équipe polyvalente de 15 personnes constituée notamment d'éducateurs, d'une assistante sociale et d'une psychologue.

Najat Ahrouch, technicienne de surface

Omar Aït Messaoud, éducateur

Julie Piantanida, éducatrice

Manon Decaesteker, éducatrice

Alexandre De Mets, éducateur

Yann Descendre, éducateur / coordinateur

Élodie Duquesne, éducatrice

Catherine Dombier, éducatrice

Eric Fairier, directeur

Aurélié Ferriere, assistante sociale

Damien Firket, éducateur

Karima Harbal, secrétaire

Adonaï Jarrin, éducateur

Sofiane Moumène, éducateur

Oscar Mpoyi Tchimwanga, éducateur

Annelise Reiter, psychologue

Élisa Riffaud, chargée de communication

Sabrina Van Mossevelde, éducatrice

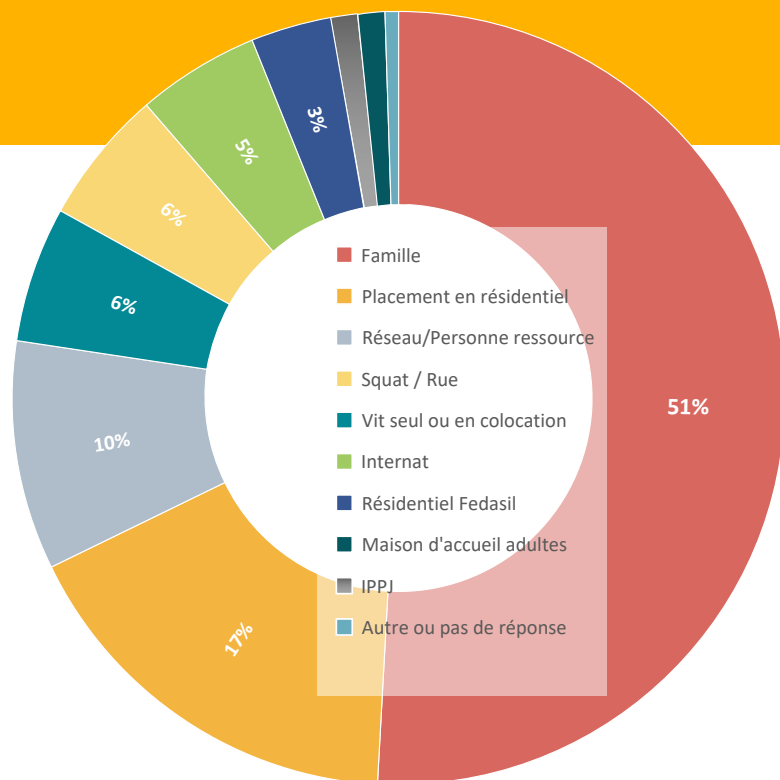
Brenda Tafou, éducatrice

QUI SONT-ILS ?

DOMICILIATION & LIEU DE VIE

En 2020, un tiers des jeunes qui se sont adressés à Abaka étaient domiciliés à Bruxelles (31%) et un peu plus d'un tiers en province (40%). Enfin, 17 jeunes avaient le statut juridique de Mineur Étranger Non Accompagné.

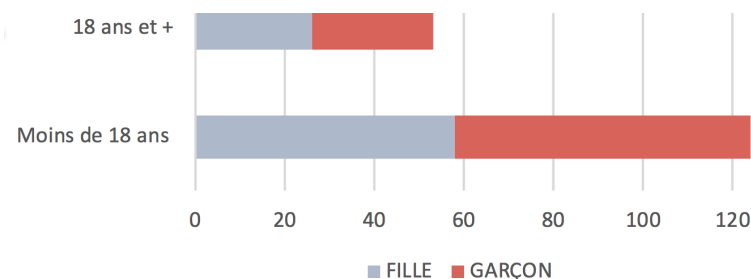
Au travers de ce graphique, on distingue **deux lieux de vie habituels principaux**, c'est le lieu où logeait le jeune au cours des six mois précédant sa demande. **Près des deux tiers des jeunes (51%) déclaraient vivre avec leur famille**, 18% dans une institution de l'Aide à la Jeunesse et 10% chez une personne ressource.



DOSSIER ADMINISTRATIF

Au moment de leur première demande chez Abaka, **79% des jeunes avaient un dossier ouvert dans une administration**. Parmi eux, 46% avaient un dossier ouvert au SAJ, 50% au SPJ, 26% au Tribunal de la jeunesse et 28% au CPAS. Notons qu'un jeune peut avoir un dossier ouvert dans différentes administrations simultanément.

ÂGE DES JEUNES



L'équipe a constaté un décrochage scolaire plus important à partir de septembre 2020 en raison des cours à distance. Découvrez notre projet de réduction de la fracture numérique en page 13.

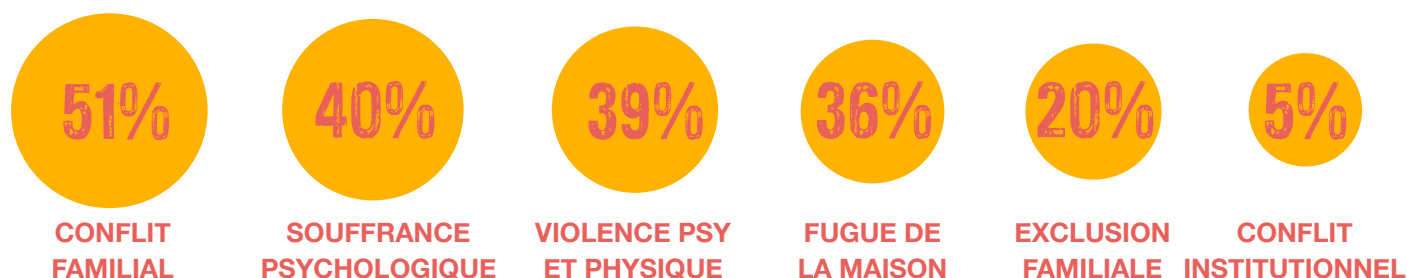
SCOLARITÉ

Parmi les 177 jeunes suivis par Abaka, près des **trois quarts (71%) étaient inscrits dans une école au moment de leur première demande**. La moitié d'entre eux avaient une scolarité régulière (50%) ou étaient en décrochage scolaire (20%). **En fin d'année, un quart des jeunes étaient en situation d'absentéisme scolaire (25 %).**

COMMENT NOUS TROUVENT-ILS ?

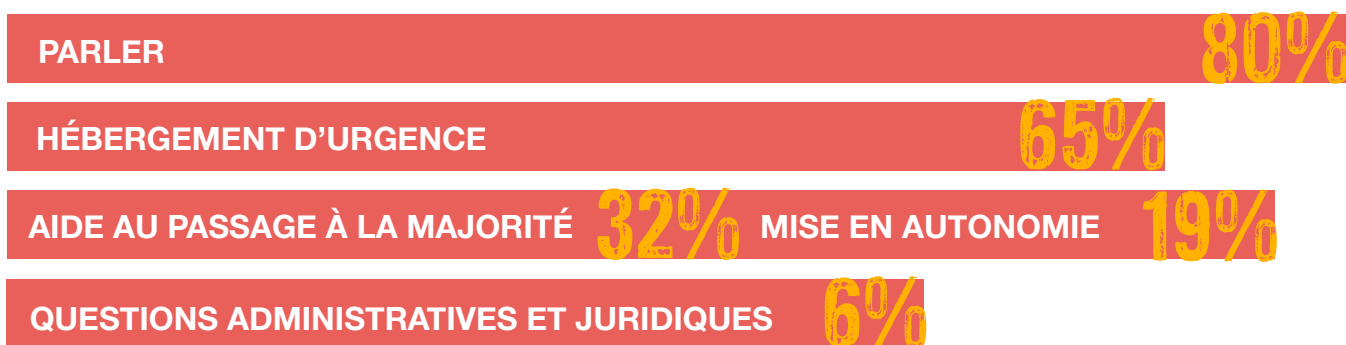
Conséquence directe de l'inaccessibilité des services d'aide pendant le confinement, la Police et le Parquet sont devenus nos premiers envoyeurs (29% contre 9% en 2019). En parallèle, on constate que 30% des jeunes s'adressant à notre service ont été orientés vers nous par une instance mandatée (SPJ, SAJ et Tribunal de la jeunesse), 16% par leur réseau (famille ou personne ressource) et 15% par une AMO. Enfin, 10% n'avaient pas d'intermédiaire.

DEMANDE DE SOUTIEN DES JEUNES DANS LE CADRE DE ...



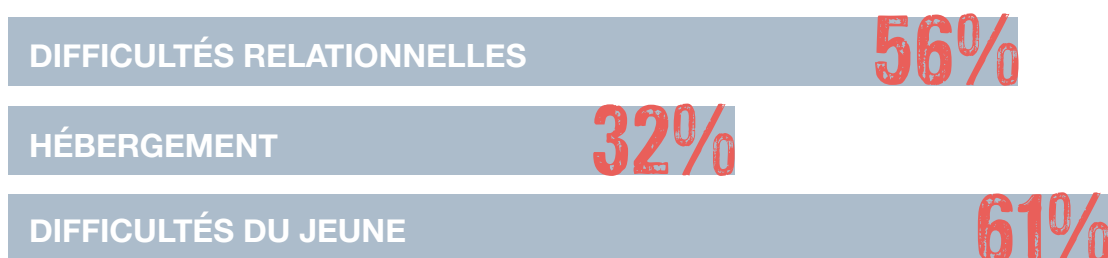
Nous avons constaté une augmentation alarmante de la souffrance psychologique chez les jeunes (+110% par rapport à 2019) accompagnés par notre service. Ils la verbalisent par une sensation d'étouffement dûe au confinement, l'obligation de rester en famille et les tensions que cela induit, combinées au manque de relations sociales à l'extérieur du foyer et de perspectives d'avenir. Cela se traduit également par une augmentation des fugues (+500%) et des exclusions familiales (+214%) par rapport à l'année précédente.

DEMANDES LES PLUS FRÉQUENTES DES JEUNES



L'explosion des demandes des jeunes concernant le passage à la majorité (+ 96 % par rapport à 2019) est la conséquence directe de l'inaccessibilité des services d'aide aux jeunes pendant le confinement. Cette situation a rendu de nombreuses démarches impossibles et engendré une augmentation des demandes d'accompagnement auprès de notre service.

DEMANDES LES PLUS FRÉQUENTES DE LA FAMILLE



CAFÉ COVID

PETITS RÉCITS DE PANDÉMIE

Le temps d'un café avec leur référent, le masque tombe et les jeunes nous racontent la manière dont ils ont vécu ces longs mois de pandémie et la manière dont elle a bouleversé leur vie, leurs projets et leurs relations.

Témoignages recueillis par **Élisa Riffaud**, chargée de communication.

Kilian, 20 ans

«Je suis revenu pour discuter»

Dommages collatéraux de la pandémie, les jeunes majeurs en détresse connus de notre service se sont tournés vers nous en nombre avec des demandes rassemblées autour de la recherche de moyens de survivance.

Eric Fairier, directeur d'Abaka : Alors toi Kilian, on te connaît depuis longtemps chez Abaka. Depuis quoi, tes 14 ans ? Aujourd'hui tu es majeur et tu passes nous faire coucou de temps en temps mais avec le covid et le confinement, on t'a vu plus que d'habitude au sein du service. Ce café covid, c'est l'occasion de revenir un peu sur ces derniers mois ensemble. Tu peux me raconter comment tu as vécu le début du confinement ?

Kilian, ancien jeune : Le premier mois de confinement m'a fait du bien parce que j'étais avec mes potes.

E.F : Mais tu travaillais ?

K : Ouais je travaillais depuis plus d'un an dans un café. Et puis ça a fermé avec le corona. Et comme je travaillais au black, je me suis retrouvé dans la merde sans pouvoir bénéficier d'aide du tout. J'avais 65€ du CPAS.

E.F : Comment tu as fait pour gérer ?

K : J'ai rapidement dû rendre mon appart parce que je ne savais plus m'en sortir et je suis allé chez un pote. On était à trois dans son appart et il payait beaucoup de choses.

Ma marraine m'a aidé aussi un peu.

E.F : Tu as fait quoi pendant un mois avec eux ? K : Pas grand-chose, on a vécu dans notre bulle, on ne pensait pas trop au corona au moins. Le premier mois on buvait, on fumait et on faisait la fête tout le temps mais à la longue c'était chiant, tout le temps faire la même chose, tout le temps être enrhumé. T'as plus le plaisir de vivre.

E.F : Vous aviez conscience de ce qui se passait dehors ? K : On se prenait pas la tête. On y pensait, on en parlait ouais, mais on vivait au jour le jour. On nous dit qu'il faut pas mettre le masque et puis il faut mettre le masque. En fait on savait pas grand-chose.

E.F : Tu parles de faire la fête. Tu crois que ça a induit plus de consommation parmi votre génération ? K : Oui on a consommé plus parce qu'il y avait que ça à faire. J'ai bu comme j'ai jamais bu avant, et en y repensant je sais même pas pourquoi. Moi je ne bois qu'en groupe mais j'ai des potes qui boivent tout seul. J'ai aussi des amis qui se sont mis à fumer.

E.F : Qu'est ce que ça a changé pour toi ?

K : Je voyais moins mes potes à cause du confinement, on pouvait pas être plusieurs dans un appart. Il y avait la possibilité des amendes. Donc les potes avaient peur de sortir.

E.F : Être jeune en pleine pandémie , comment on vit ça pendant un an ?

K : On s'adapte, on a pas le choix. C'est chiant, on voit moins les potes, t'as moins de liberté qu'avant, t'as plein de barrières. Mais on s'adapte, on a pas le choix, c'est pour le bien de tout le monde, donc on le fait.

E.F : Qu'est ce qui est le plus difficile à vivre pendant le confinement ?

K : Être moins actif, moi j'aime bien travailler, me dépenser. Avec le confinement c'est pas possible. On allait faire du sport, du foot. On avait encore une certaine liberté dans ce sens. Mais après deux semaines, les flics venaient nous demander de nous disperser. Plus pouvoir travailler, j'en devenais fou.

E.F : Ça t'a mis dans une grosse grosse galère quand même. Pour toi qui ne travailles que dans l'horeca de formation. Quand ils

ont fermé l'horeca, ça t'a mis dans une situation très difficile.

K : J'essaye de pas y penser.

E.F : Cette petite période de pause a peut-être été sympa au début mais pour moi tu as été une des premières victimes du covid. Un gars comme toi, qui débute dans la vie, qui a toujours travaillé et qui se retrouve sans alternative du jour au lendemain à cause de la fermeture de l'horeca, ça t'a coupé dans ton élan. Toi à la base, tu es plutôt un mec qui a sa vie sociale, son kot, son boulot et de l'argent. Et puis d'un coup tu as plus rien. Et tu rumines, tu rumines et t'es obligé de rendre ton appart parce que tu ne t'en sors plus financièrement. Tu as fait une demande de CPAS que tu n'aurais jamais fait autrement...

K : Je préfère me débrouiller moi-même, c'est une histoire de fierté et de principe. Mais là j'en avais besoin.

E.F : Et cette situation compliquée, ça a eu un vrai impact sur toi. Ça faisait longtemps qu'on ne t'avait pas vu aussi agité, dans un état comme ça. Quand tu es revenu vers nous, on t'a revu comme quand tu avais 16 ans. Quand tu ne savais pas trop où tu allais. Tu réfléchissais à fond sans savoir vers où aller. Là, tu es plus apaisé parce que le CPAS a pu intervenir.

K : C'est vrai, et ça a été dur parce que pour moi les bénéficiaires du CPAS c'est les mendiants, les assistés de la vie. Et moi j'ai toujours travaillé, parce que j'aime ça. Ça occupe ton temps. Maintenant, je me lève tous les jours en me demandant ce que je vais faire. Qu'est-ce que tu veux faire ? Tout est fermé, t'as pas d'argent. On s'adapte, c'est ma phrase ça. (rires...)

E.F : Et puis les liens sociaux aussi...

K : Oui c'est surtout ça qui est dur. Tu vois personne, t'es renfermé sur toi-même.

E.F : D'ailleurs tu es revenu un peu plus nous voir pour ça au fond...

K : Oui peut-être, peut-être inconsciemment. (sourire)

E.F : Et des points positifs ? K: Je sais pas, réfléchir à tes objectifs peut-être. Savoir ce que

tu veux faire dans ta vie. On a du temps, mais ça commence à faire un peu trop là. (sourire)

E.F : Tu as fait des rencontres ?

K : Oui mais ça n'a pas été concluant (rires). C'est une fille que je connaissais déjà, et comme y'avait le confinement on s'est mis à discuter sur les réseaux. Et puis je suis revenu chez mon père, et j'ai rencontré une fille qui habitait juste au-dessus. Elle était en Erasmus à l'UCL, mais avec l'arrêt des cours, elle est rentrée vivre en Guyane. Avec le covid c'est surtout des relations sur les réseaux sociaux où on parle. C'est pas le même genre de discussion que quand on se voit en vrai, c'est une discussion sans lendemain, sans perspectives.

E.F : En parlant de perspectives, comment tu vois le futur en ce moment ?

K : J'appréhende l'été. Ça va être le pire été de ma vie. En été normalement je suis jamais chez moi, je bouge, je suis avec mes potes. Mais là, ...

E.F : Et tu aurais besoin de quoi ?

K : J'ai besoin de changer d'air ! Je suis fatigué de rien foutre en fait. J'ai envie de démarrer dans ma vie mais y'a le covid. J'ai envie de faire plein de choses mais je peux pas. (Pause)

En fait le problème c'est que j'ai pas évolué tu vois. À l'âge que j'ai, dans la période où je suis faut que j'évolue. Mais avec le covid je peux pas parce qu'il y a des barrières et ça fait chier. Tu as l'impression que tu stagnes, tu fais rien, j'ai l'impression d'être le même qu'avant.

E.F : Ça t'a aidé de savoir que la porte d'Abaka est toujours ouverte même après tout ce temps ? K : Oui ça fait plaisir. De savoir que tu peux appeler à n'importe quelle heure et que

quelqu'un va répondre. Et quand je dis n'importe quelle heure, c'est vraiment n'importe quelle heure, ça m'est déjà arrivé de téléphoner à 1h ou 2h du matin et il y a toujours quelqu'un qui répond. Ça me fait du bien de discuter, de vider son sac, mon gros sac... (rires en commun)

E.F : Et nous aussi ça nous fait toujours plaisir de te voir. Merci d'avoir répondu présent à notre invitation café covid.

Farouk, 16 ans et demi

« Mis à la rue par ma famille »

Le confinement a accentué les tensions et les conflits dans les familles menant à une exclusion de certaines personnes à des situations explosives. Nous avons spécifiquement constaté une recrudescence de demandes de jeunes LGBT à la recherche d'un abri suite à une exclusion familiale.

Farouk, jeune accompagné par Abaka : Alors moi tu connais l'histoire, le 7 décembre j'ai appris à mes parents que j'étais gay et ils m'ont mis dehors. Mon coming out, c'était pas vraiment lié au covid parce que je l'aurais fait à un moment. Mais par contre le confinement a rendu la situation plus compliquée parce que j'avais moins de solutions ou de gens vers qui me tourner.

Brenda, éducatrice : Et tu es arrivé chez nous, comment tu nous as connus d'ailleurs ?

F : Donc je me suis réfugié chez ma cousine puis chez mon ex copain à Bruxelles, c'est lui qui m'a parlé d'Abaka. J'ai appelé pour trouver un endroit où dormir. C'était urgent parce que j'étais dehors. À la base je cherchais juste un hébergement tout de suite.

B : Et puis je t'ai expliqué l'accompagnement que l'on propose. F : Ouais voilà, et puis vous m'avez aidé à trouver un Service Résidentiel d'Urgence et puis j'ai pu loger chez Abaka pendant quelques semaines en attendant. On est parti sur l'idée de mise en autonomie mais ça ne bougeait pas du tout.

B : En effet je me souviens, c'était compliqué cette longue attente. On t'a aidé dans tes démarches auprès des instances pour avoir plus de poids. F : Ouais c'est ça, je me sentais un peu oublié. Et vous m'avez aidé à débloquer la situation car je savais plus trop quoi faire tout seul moi.

B : On est là pour ça (sourire). Du coup pendant ton séjour chez Abaka, comment s'est passé le confinement ? F : Moi je sortais pas beaucoup dehors. La maison c'était un peu ma bulle. Le groupe de jeunes était sympa et l'ambiance cool. Bon y'avait parfois des petites histoires, mais ça c'est la vie. Avec le covid on a pas fait grand-chose, on a fait un

musée une fois. Ça m'a quand même fait du bien de prendre du temps pour moi. Mais en fait, le temps je l'ai pas vu passer. Depuis le moment où j'ai été mis dehors à aujourd'hui c'est passé très vite en fait. Bon les sorties avec les copains et pouvoir aller au resto ça manque quand même !

B : Et puis on a mis ce temps à contribution pour travailler sur tes émotions avec la danse par exemple... C'était un chouette moment.

F : Oui j'ai trop aimé qu'on fasse cette choré ensemble. Au début je dansais sans trop calculer mais après on a repris tout, pas par pas et j'étais trop fan du résultat. J'étais plus léger aussi, c'est bizarre, j'avais comme un poids en moins.

Qu'est-ce que tu as trouvé chez Abaka ?

F : J'ai fait des rencontres exceptionnelles. Toi Brenda ! (rires) Tu es une personne super bien et on a créé un lien super fort. J'avais aussi l'idée de lancer un projet avec les anciens jeunes d'Abaka, de venir les mercredis après-midi porte ouverte pour soutenir les nouveaux jeunes. Quand on pourra, parce que là avec le covid c'est compliqué... Je voudrais aussi partager mon expérience avec les LGBT mineurs.

B : Et on continue à t'accompagner dans tes projets...

F : Ouais heureusement, parce que quand j'aurai mon appartement je sais que ça va être compliqué, j'aurai des questions. Moi à 16 ans et demi, j'ai eu plus que ce que je demandais. Je demandais un accompagnement dans un centre et une mise en autonomie pour avoir mon appartement à 18 ans. Et là ils m'ont proposé de me mettre en appartement tout de suite. Je suis super content, c'est vraiment ce que j'aurai pu rêver mais y'a des trucs ou bien sûr parfois je vais me dire « pourquoi j'ai fait ce choix quoi ».

B : Qu'est ce qui va être le plus dur selon toi dans cette mise en autonomie ?

F : Demander de l'aide aux gens, parce que ça j'aime pas. Sinon niveau financier, bouffe, et même nettoyer, ça je sais faire. Mais vraiment demander plus de l'aide et pas dévoiler ma vie ce sera les deux trucs qui seront les plus durs.

B : Et on est aussi là pour parler quand tu as besoin, parfois un petit soutien côté moral ça fait du bien... F : Ça c'est vrai. (sourire)

OBJECTIF «AUTONOMIE NUMÉRIQUE»

Par Élisabeth Riffaud,
chargée de communication.

Si la crise du coronavirus a provoqué des incidences majeures sur notre vie quotidienne à tous, la situation actuelle et les mesures prises impactent bien plus encore les jeunes vulnérables. Les répercussions de la situation actuelle sur l'avenir des jeunes peuvent être importantes.

Aujourd'hui plus encore qu'avant la crise, le fait de ne pas disposer d'un ordinateur risque de creuser des écarts entre les jeunes vulnérables et les autres : décrochage scolaire, difficulté à suivre des formations, ou complications dans la recherche d'un emploi. L'enseignement à distance privilégie les élèves les plus engagés à l'école et les mieux encadrés à la maison. Malgré le fait qu'ils soient très à l'aise avec leur gsm et sur les réseaux sociaux, les adolescents que nous accompagnons sont souvent désemparés dès que l'utilisation des nouvelles technologies devient moins ludique. Un accès limité à de l'équipement informatique combiné à un manque de compétences numériques de base, participe à l'accroissement des inégalités scolaires et à la réduction des débouchés professionnels.

Le Baromètre de l'inclusion numérique publié par la Fondation Roi Baudouin en 2020 rappelle que la Belgique fait partie des pays les plus inégalitaires en Europe au regard des conditions d'accès au numérique. Et avec le confinement, la précarité numérique est devenue une réalité bien visible. Ainsi, le nombre d'élèves qui auraient « décroché » scolairement pendant le confinement est estimé à 20%. Les difficultés rencontrées pour se connecter à une plateforme en ligne, accéder et réaliser les devoirs ont souvent été mises en avant pour expliquer ces situations de décrochage.

La problématique sociétale qu'est la fracture numérique dépasse cependant largement le cadre du confinement avec des ré-

percussions importantes sur l'avenir des jeunes vulnérables lourdement impactés par la pandémie. Ce constat a inspiré le projet *M@jorité numérique*. Un programme de développement de compétences numériques et de mise à disposition d'outils numériques dans le cadre d'un accompagnement social.

Plus spécifiquement axé vers les jeunes en démarche d'autonomie, ce dispositif a été pensé par l'équipe pour répondre à la double problématique de la fracture digitale et aller plus loin que l'accompagnement psychosocial. « En leur permettant de développer des connaissances numériques et d'accéder à du matériel informatique, ce programme va permettre aux jeunes que nous accompagnons de s'inscrire dans la vie active en ayant les moyens de saisir toutes les opportunités qui s'offrent à eux : suivre leur scolarité, continuer à se former ou trouver un emploi. » conclut Eric Fairier, directeur d'Abaka.

Nous remercions P&V et la Fondation P&V qui a rendu possible la mise à disposition de matériel grâce avec son don de 15 PC portables neufs au travers de l'appel à projets «Linking you(th) up» géré par la Fondation Roi Baudouin.



UN NOUVEAU TOIT POUR ABAKA ET SES BÉNÉFICIAIRES

Abaka prend son autonomie et cherche à devenir propriétaire.

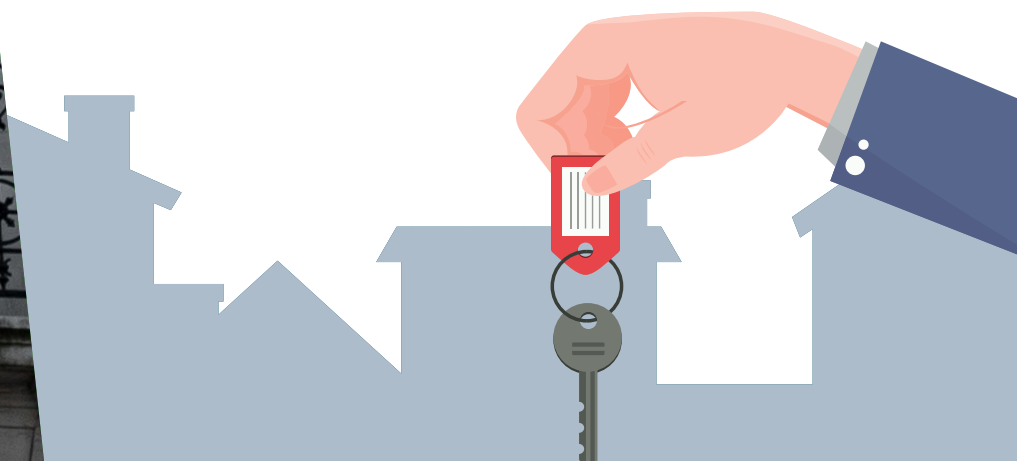
L'année prochaine, Abaka soufflera ses 18 bougies. Un grand cap pour notre asbl qui œuvre depuis sa création pour que chaque jeune puisse surmonter ses difficultés et les accompagne dans le passage à l'âge adulte grâce à un accompagnement individualisé : la mise en autonomie.

Pour pérenniser notre projet, c'est désormais à nous de passer le cap de la majorité et devenir autonome. Et c'est à vous que nous faisons appel aujourd'hui pour nous accompagner dans cette démarche. C'est grâce à votre soutien que nous pourrions devenir propriétaire et assurer le futur de l'asbl qui pourra ainsi optimiser ses ressources, et aider encore longtemps de nombreux jeunes en difficulté à s'épanouir et devenir des citoyens accomplis.

Notre service est à la recherche d'un bâtiment polyvalent (bureaux et logements) de plus ou moins 350m² à 500m² avec une localisation centrale, proche des gares et transports publics. Idéalement, il devrait pouvoir comprendre un espace d'accueil avec 6 bureaux, une grande salle polyvalente et des sanitaires. Et un espace de vie avec une cuisine attenante, un salon, 6 chambres, des sanitaires séparés, deux salles de bain, une buanderie, un cellier et un local technique ainsi qu'un jardin.

Vous voulez nous aider ? Faites un don au profit de l'asbl, contactez-nous ou suivez nos réseaux dans les prochains mois. Ensemble, trouvons des solutions pour aider Abaka à acquérir un bâtiment et devenir autonome !

À VENDRE



OPÉRATION DIGITALISATION

Par Éliisa Riffaud,
chargée de communication.

Après avoir inauguré son nouveau site internet l'année passée, Abaka se dote en 2020 d'une plateforme informatique de traitement des données. La digitalisation est définitivement en marche au sein de notre asbl !

Cet outil informatique destiné à un usage interne est l'aboutissement d'un travail de plus d'un an au sein de l'équipe. Le défi ? Créer un outil polyvalent qui s'adapte à notre pratique, facilite la communication interne au sein de l'asbl et nous permette d'analyser et refléter notre travail.

Automatiser nos statistiques pour gagner du temps et analyser notre travail en temps réel. Cette démarche de digitalisation répond tout d'abord à un besoin logistique d'optimisation de notre temps. Une grande partie de nos statistiques étant jusque-là compilées...manuellement en fin d'année ; une tâche nécessaire afin de mettre notre travail en lumière, mais extrêmement chronophage. Si ces chiffres ne présentaient que peu d'intérêt dans le travail quotidien auparavant, notre équipe peut aujourd'hui les consulter en temps réel afin de confirmer des tendances observées et d'adapter la pratique.

Faciliter le suivi des jeunes et la communication au sein de l'équipe. Nous voulions également décentraliser l'accès aux dossiers des jeunes, jusqu'ici conservés en version papier dans le bureau des éducateurs. Grâce à la plateforme en ligne, tous les membres de l'équipe, je pense notamment au pôle psychosocial et coordination, peuvent maintenant consulter à tout moment de leur bureau le dossier de chaque jeune, permettant ainsi un meilleur suivi de sa situation.

L'implémentation de la plateforme a également eu pour effet d'améliorer la communication interne avec des valves dédiées aux informations relatives à l'organisation de l'équipe et aux actualités administratives.

Une transition progressive bien accueillie. Les craintes que l'annonce de la transition du papier vers l'informatique a pu éveiller au sein de l'équipe se sont rapidement estompées dès la prise en main de l'outil. Grâce à des formations individuelles et le caractère intuitif de l'outil, celle-ci a été rapide et aisée pour le plus grand nombre.

Dans le respect des bonnes pratiques. Avec l'aide de notre équipe informatique, nous avons apporté une attention toute particulière à la sécurité et au respect des bonnes pratiques en matière de protection des données. Conformément au droit à l'effacement, chaque dossier peut désormais être supprimé en un clic 10 ans après sa création ou sur simple demande du jeune. Et cela, sans même passer par la case papier, ce qui n'est pas non plus pour nous déplaire du point de vue économique et écologique !



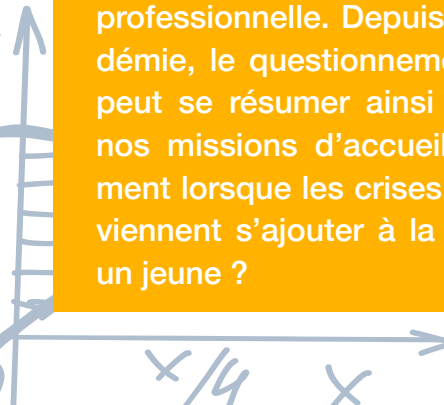


CRISE?

Par Yann Descendre, coordinateur.

Exponentiel : « qui augmente de façon continue et rapide ». Depuis le mois de mars 2020 et le début de la crise sanitaire, nos vies s'adaptent à l'évolution des courbes des infections, des hospitalisations, des patients admis en soins intensifs et des décès. « Les courbes s'envolent, la propagation du virus est exponentielle, confinons-nous ! » clament experts et dirigeants politiques.

À l'origine sanitaire, la crise est devenue protéiforme et revêt maintenant des dimensions sociales, économiques et politiques. Au sein de notre service, la notion de crise est familière puisque nous la mobilisons régulièrement dans le cadre de notre pratique professionnelle. Depuis le début de la pandémie, le questionnement de notre équipe peut se résumer ainsi : comment garantir nos missions d'accueil et d'accompagnement lorsque les crises sociétales actuelles viennent s'ajouter à la crise que rencontre un jeune ?



L'équation n'est pas simple à résoudre et relève par moment d'un travail d'équilibriste. En effet, notre service a la particularité de pouvoir accueillir en hébergement des jeunes 24H/24, 7 jours/7, 365 jours/an. Le processus d'accueil est assez rapide puisqu'un jeune peut intégrer l'institution en quelques heures. Pour cela, il doit en faire la demande et l'accord de ses parents ou de ses responsables légaux est requis.

À l'heure des tests PCR et des bulles sociales, notre pratique de terrain et nos missions d'accueil et d'accompagnement semblent par endroits se heurter aux mesures sanitaires mises en place par nos décideurs politiques. La difficulté a été de s'adapter rapidement dans la confusion totale pour assurer la sécurité des jeunes et de l'équipe et surtout compenser pour les services qui ont fermé tout autour de nous - laissant certains jeunes démunis face à des options réduites. Pouvons-nous héberger un jeune sur Zoom ?

Quelle position prendre lorsqu'un hébergement au sein de notre service apparaît opportun pour apaiser une crise familiale ? Comment ne pas accepter la demande d'hébergement d'un mineur en situation de sans-abrisme ? Comme beaucoup d'autres services, nous avons dû réinventer notre façon d'aborder les situations que nous rencontrons.

Notre équipe a pris la décision de rester fidèle à ses missions d'écoute et d'accueil inconditionnel, de maintenir la continuité de l'accompagnement que nous offrons. Il semble plus que jamais essentiel de pouvoir accueillir « en présentiel » ces jeunes en grande souffrance et souvent sans solution d'hébergement. Il s'agit alors de maintenir notre offre d'hébergement tout en tentant de respecter la sainte trinité contemporaine : masque, mains propres et distance physique. À l'image de ce que nous vivons tous depuis le premier confinement, le respect des mesures sanitaires au quotidien relève d'un véritable effort, tant pour les jeunes que pour les travailleurs sociaux.

Pour maintenir notre capacité d'accueil en hébergement tout en respectant les consignes de notre pouvoir subsidiant, nous avons transformé un bureau en chambre pour que chacun des jeunes soit hébergé dans un espace individualisé. Nous avons aussi mis des ordinateurs et des locaux à disposition pour qu'ils puissent suivre leur scolarité. Bricolage et créativité sont donc de mise dans ce contexte difficile.

Les effets de la crise du SARS-CoV-2 dans le travail social ne se limitent pas à notre seule institution et semblent concerner l'ensemble du système de l'Aide à la Jeunesse, parfois de manière très interpellante. Par exemple entre les deux pre-

miers confinements, une jeune de 14 ans sonne à notre porte avec toutes ses affaires. Elle est arrivée dans notre service suite à son renvoi de l'institution qui l'hébergeait depuis plusieurs années, n'ayant aucun autre endroit où aller. De coutume en Belgique, la fin du placement d'un jeune en institution se décide dans les locaux de l'instance mandante, en présence des différents acteurs concernés. Nous apprendrons par la suite que l'instance mandante a officialisé la décision de fin de placement par l'intermédiaire de la plateforme Zoom et donc à distance de la jeune et des intervenants sociaux de l'institution en charge du placement. Cette jeune nous a ensuite été envoyée par taxi comme un paquet parmi ses paquets.

Depuis ces derniers mois, nous avons été témoins d'autres situations similaires, des fins de placement sans qu'aucune solution alternative ne soit proposée et cela même pendant les périodes de confinement. Ce type de rupture dramatique représente une blessure de plus pour ces jeunes qui en comptent déjà beaucoup. Nous enfonçons une porte ouverte en avançant que le soin apporté à la fin d'un placement institutionnel peut se révéler d'une importance capitale dans le parcours d'un jeune. Il semble néanmoins parfois nécessaire de le rappeler.

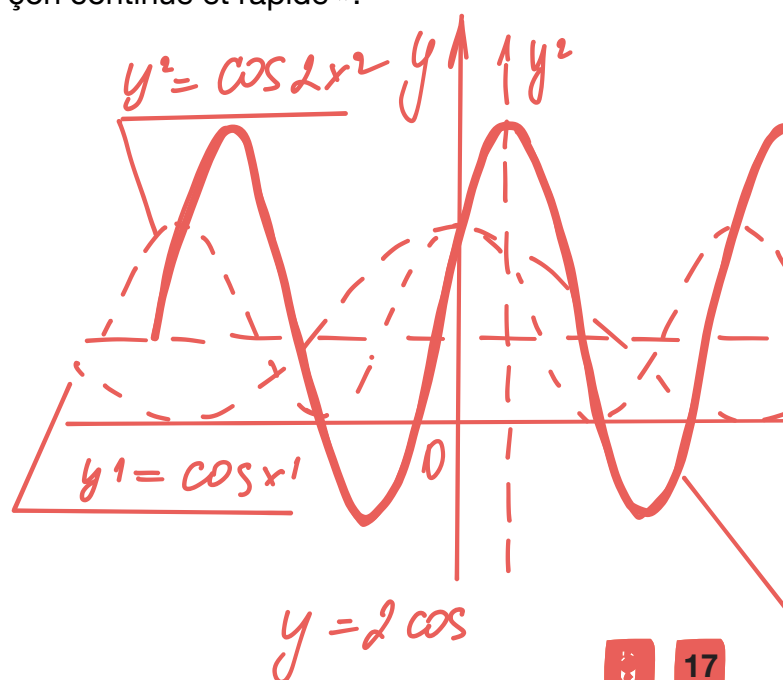
La crise que nous traversons chamboule nos pratiques professionnelles. Dans une période si incertaine, l'éthique nous invite à les interroger quotidiennement. Au regard des situations que nous rencontrons, il apparaît primordial que l'ensemble des différents acteurs du secteur tiennent compte des principes du cadre décretaal de l'Aide à la Jeunesse, ce qui n'est pas toujours le cas.

D'après de nombreuses recherches scientifiques, la crise sanitaire actuelle engendre et renforce les inégalités sociales et économiques. Ce constat semble se vérifier dans la réalité des jeunes que nous accompagnons. En effet, certains jours, nous recevons autant de demande d'hébergement que notre agrément nous autorise alors que nous affichons déjà complet. Cet afflux de demandes d'hébergement, qui représente autant de jeunes mineurs en défaut

d'abris, traduit la précarisation grandissante et galopante de la jeunesse belge. Nous sommes trop régulièrement confrontés à des situations de jeunes qui, en fin d'hébergement au sein de notre service, sont en défaut d'abri. Les instances mandantes semblent impuissantes pour endiguer ce phénomène et leur réponse est souvent la même : « le réseau est saturé ! »

L'engorgement des soins intensifs est une raison avancée par nos gouvernants pour expliquer la nécessité des mesures sanitaires. Protéger et aider les plus démunis est prioritaire comme éviter aux infirmiers et médecins de devoir faire le choix entre une personne à risque et une personne moins à risque. Malheureusement, cette logique de « médecine de guerre » existe bel et bien au sein de notre service.

Certaines questions restent donc sans réponse. Pourquoi l'engorgement de notre service et le réseau saturé invoqué par les instances mandantes ne sont pas pris en compte par les pouvoirs publics? Comment choisir entre un jeune qui se trouve en défaut d'abri parce que ses parents n'ont pas accepté son coming-out, un autre jeune parce que sa mère, qui l'élève seule, est hospitalisée dans une institution psychiatrique ou un dernier parce qu'il s'est fait virer du service qui l'hébergeait ? Au quotidien avec des adolescents en grande souffrance, ce choix nous paraît impossible. « La crise ... exponentielle vous dites ? », « oui, qui augmente de façon continue et rapide ».



LA MINUTE PSY

« ET SI NOUS DRESSIONS UNE TABLE COVID-VIALE ? »

Par Annelise Reiter, psychologue.

Comme relayé dans les médias, les mesures sanitaires de distanciation sociale ont empêché de nombreux adolescents et jeunes adultes de créer ou de maintenir les contacts humains nécessaires à leur construction psychique. Au sein même de notre service nous avons vu nos espaces de convivialité mis à mal (arrêt des portes ouvertes du mercredi, modification de l'organisation des repas, restriction des activités, etc.).

Cette année de crise sanitaire a permis de mettre en lumière l'importance de ces moments dont nous n'avons peut-être plus tout à fait conscience lorsque nous avons la possibilité d'en profiter chaque jour. Ainsi, en tant que psychologue du service Abaka, les repas pris avec les jeunes et avec mes collègues m'ont particulièrement manqué.

« Et si nous dressions une table covid-viale? ». Cette expression m'est venue spontanément lors d'un repas de midi vers le mois de juin 2020. Nous n'imaginions pas encore à ce moment-là que les limitations des contacts rapprochés allaient encore durer plusieurs mois.

Les espaces de convivialité sont à la base de notre clinique. Selon le Petit Larousse, la convivialité est la « capacité d'une société à favoriser la tolérance et les échanges réciproques entre les personnes et les groupes qui la composent ». Pour la plupart des jeunes qui poussent la porte d'Abaka, l'urgence est avant tout humaine. Ils ont besoin de reprendre confiance en eux et en l'autre, de développer leur intelligence relationnelle pour ensuite aller de l'avant, s'accrocher à un projet. La convivialité c'est également le « goût des réunions joyeuses, des repas pris en commun ». L'émotion de joie est en effet nécessaire pour tisser et maintenir les liens.

Cette année, l'équipe éducative a été très créative pour permettre aux jeunes de s'amuser, de souffler et de s'exprimer à travers de nouveaux ateliers qui ont vu le jour au sein du service ou en collaboration avec des personnes ressources externes (cuisine, danse, hippothérapie, céramique, etc.). D'autres, déjà existants, ont montré leur utilité encore plus qu'en temps normal comme le *Studio 105*.

En 2020, les différents systèmes dans lesquels les jeunes s'inscrivent habituellement (la famille, le réseau social, le système scolaire, les loisirs, les réseaux d'aide et de soin), étant eux-mêmes en crise, ont été défaillants. Ainsi, la crise de 2020 a engendré chez nos jeunes encore plus d'isolement et de décrochage scolaire. Elle a également augmenté les difficultés à accéder aux réseaux d'aide (services et institutions d'Aide à la Jeunesse notamment) et de soins. Nul doute que cette crise sans précédent a augmenté la souffrance psychologique des jeunes passant par notre service, nous rappelant que la détresse psychologique est un phénomène systémique complexe qui dépasse les capacités individuelles à faire face. Une société en souffrance fabrique des individus en souffrance.

Face à cette détresse psychologique, certains jeunes se sont réfugiés dans leurs écrans, pour le meilleur (maintien des contacts sociaux) ou pour le pire (perturbation du sommeil, phénomène de harcèlement, etc.). L'utilisation des écrans suscite d'ailleurs de nombreuses questions au sein de l'équipe. Il est de plus en plus difficile de les en décrocher, et cela bien souvent au détriment de l'ambiance du groupe.

En 2020, les jeunes ont été encore davantage confrontés à des échecs et des ruptures dans leur parcours. Certains jeunes ont été pointés du doigt comme étant les principaux responsables de ces échecs. Leur estime de soi en a été fortement impactée. Comparativement aux années précédentes, nos jeunes ont montré plus de repli sur eux-mêmes, de tristesse et de désespoir, menant parfois à des troubles de la santé mentale. Nous avons observé de la colère davantage tournée vers eux-mêmes que vers l'extérieur.

Comment soutenir Maxime (14 ans), mis à la porte de son institution qui ne peut pas avoir de contact avec sa mère à la santé fragile par peur la mettre en danger à cause de la covid ?

Que répondre à Karim (17 ans) qui ne peut suivre sa scolarité parce qu'il n'a pas de lieu où se poser et le matériel informatique adéquat ?

Comment accueillir le désespoir de Luc (20 ans) qui est refusé de job précaire en job précaire et qui craint de ne pas pouvoir payer son prochain loyer ?

Soulignons enfin que la disponibilité psychique des intervenants, nécessaire à l'accueil et l'accompagnement de jeunes en situation de détresse psychologique, a également été fortement mise à l'épreuve en cette période de crise. L'équipe a aussi besoin d'espace de convivialité (comme partager un gâteau d'anniversaire), d'espaces pour faire un break, de moments pour se former, etc. Accompagner des jeunes en souffrance, c'est un travail humain, un travail exigeant, un travail d'artisan.

L'année 2020 a été éprouvante, et pourtant, plus que jamais, nous souhaitons rester présents pour accueillir et accompagner les jeunes les plus fragilisés. En tant que travailleurs sociaux, nous sommes notre premier outil de travail. Dès lors, pour prendre soin de nous, nous avons commencé à pratiquer des « séances bien-être » inspirées du yoga et de la sophrologie. **Toute crise est l'occasion d'amener du changement, de faire le point sur nos valeurs et nos missions essentielles et les besoins qui en découlent. L'équipe Abaka 2021 est prête à relever le défi !**



HIPPOTHÉRAPIE



SE REMETTRE EN SELLE À TRAVERS L'HIPPOTHÉRAPIE

Par **Élodie Duquesne**, éducatrice.

Allez hop, en voiture Simone, on embarque vers le pays des licornes !

Une séance d'hippothérapie, c'est d'abord un moment de pause que l'on s'accorde avec les jeunes. On met entre parenthèses les problèmes de la veille et les inquiétudes du lendemain. On monte dans la voiture et on s'éloigne de Bruxelles direction le calme, les arbres, la campagne. On souffle un bon coup. On respire enfin !

Arrivés sur place, on fait d'abord connaissance avec Django, le gros toutou des écuries qui ne manque jamais de nous accueillir avec un concert d'abolements. Rencontre ensuite avec Hélène, l'hippothérapeute, qui nous emmène le temps d'une séance à la découverte de ses

amis les équidés. Chaque séance commence par un moment où l'on panse les chevaux. C'est un moment important où l'on s'approprie l'un l'autre, où l'on apprend à se connaître et à se faire confiance. Des jeunes souvent malmenés par la vie apprennent ainsi à soigner les animaux avec beaucoup de douceur. Le cheval nous fait découvrir notre propre sensibilité en nous offrant la sienne...

En selle Marcel !

Toujours à l'écoute des jeunes, de leur humeur du jour et de leurs besoins, Hélène leur propose différentes possibilités. Ils peuvent travailler avec le cheval à pied, faire de la voltige, faire une petite balade dans la forêt alentour, faire des figures en piste... Les jeunes sont invités à être à l'écoute de leur corps et de leurs émotions. S'ils ne sont pas à l'aise, ils peuvent encore prendre le temps pour observer, marcher avec le cheval,

« L'hippothérapie c'est une parenthèse, un moment hors du temps, hors du brouhaha incessant de la ville, un moment où l'on prend le temps. C'est un temps où l'on se soigne. C'est un moment où nos problèmes s'éloignent... »



LA TÊTE

Impressions à chaud à la sortie d'une séance d'hippothérapie

Sabine, 16 ans

«Ça fait du bien... Je me suis allongée sur un cheval. C'est un moment d'échange avec le cheval, on partage un peu des choses, le caresser, entendre sa respiration... C'est apaisant. Une fois qu'on est dessus, on est à l'aise, on est dans la confiance. T'oublies tes problèmes, t'es dedans et tu penses à ton cheval, la coordination avec, tout ça. J'ai envie de revenir et la prochaine fois, faire un peu plus de trot et peut être du galop : oser !»

Rémi, 16 ans et demi

«Le but, c'est de nous apprendre des nouvelles choses qu'on n'a jamais eu la chance de faire. Comment parler au cheval pour qu'il te comprenne et comment se connaître soi même. Tu t'occupes du cheval comme si c'était ton ami. »

Marek, 17 ans

« Moi ça m'a aidé quand j'arrivais pas à étudier. Je pense au cheval, à un moment agréable, ça m'aide à faire mes devoirs.

Ça t'aide aussi dans les moments difficiles, tu regardes les photos et puis tu lèves la tête et tu te dis que ça va aller.

J'aime bien aussi être dans la nature. Tu peux aller dans la forêt avec le cheval, tu penses plus à rien, tu te dis que la vie est belle et tu continues. »

et créer une relation de confiance avec l'animal. On prend le jeune là où il est, avec son bagage et son vécu et on lui propose de vivre un échange unique avec son partenaire du jour. Le cheval ne juge pas.

C'est l'heure de la carotte !

C'est avec un grand sourire que les jeunes ramènent leur monture au box. Finalement, peu importe l'approche ou la technique utilisées, les jeunes sont généralement fiers d'eux et de ce qu'ils ont osé entreprendre en fin de séance. Ils récompensent leurs compagnons avec de bonnes carottes avant de les mettre en liberté dans l'enclos. C'est la « récré » des chevaux ! C'est autour d'une collation que nous prenons le temps de les observer, d'analyser la dynamique du troupeau, la hiérarchie installée et leurs moyens de communication. Leur authenticité nous fait réfléchir à nos propres fonctionnements.

Et c'est ainsi que s'achève le voyage...

C'est avec le cœur et l'esprit plus légers que nous reprenons la route pour Bruxelles. On remercie les chevaux pour ce moment de bien-être et de détente. Et surtout on les remercie pour leur bienveillance.

RENCONTRE avec

Hélène, hippothérapeute

Par **Élisa Riffaud**,
chargée de communication.

Il y a trois ans, Hélène psychologue hippothérapeute fonde « En selle », un manège pas comme les autres. Cavalière amatrice, c'est au cours de ses études de psychologie qu'elle découvre l'hippothérapie à travers son stage de fin d'études. Son diplôme en poche, elle se lance en pleine nature à Overijse avec comme équipe un cheval maltraité, un cheval sauvage et très vite un poney. Dans son manège bienveillant, Hélène travaille avec des enfants et des adultes ayant des troubles caractériels ou qui relèvent de la psychiatrie légère, atteints du trouble du spectre de l'autisme, de troubles moteurs ou infirmes moteurs cérébraux.

Au manège, Hélène s'adapte à chacun : « on parle avec eux, on identifie leurs capacités, leurs peurs, et ce qu'ils ont envie de faire. De là, on propose des activités individuellement en fonction de leurs besoins et on pose des objectifs. C'est essentiel de les impliquer dans le travail de cette manière » explique-t-elle. On dit que le cheval est le miroir des émotions. Les animaux sont à l'écoute de la personne à côté d'eux et donnent des clés à l'hippothérapeute pour qu'elle puisse lire le ressenti et les émotions de la personne, son stress, sa peur, etc.

Hélène l'assure, « les bienfaits, ça dépend des personnes, mais tout le monde y trouve son compte ! ». Parfois c'est juste le contact relationnel avec l'animal ou la gestion émo-

tionnelle, être plus présent, prendre sa place. Ou encore le tonus musculaire et l'équilibre, que le cheval va aider à travailler par son mouvement, au pas surtout. Le mouvement au pas du cheval reproduit le bercement de la mer, et cela permet d'établir des connexions neuronales, aider à parler et apaiser les craintes.

Pour des jeunes en crise, comme les jeunes qui nous viennent d'Abaka, l'hippothérapie a de nombreux bénéfices. Elle leur permet de prendre un moment hors cadre, en dehors de la ville, souffler et faire tomber les murs. « En selle » leur offre une brèche pour se poser et se recentrer sur eux. Hélène et son équipe d'équidés les invitent à travailler la gestion émotionnelle et le relationnel au travers du contact avec l'animal qui apporte énormément.



MATINÉE CÉRAMIQUE

Co-écrit par Brenda Tafou, éducatrice
et Élisabeth Riffaud, chargée de communication.

Mercredi matin, je discute dans la cuisine avec deux jeunes hébergés qui ne sont pas scolarisés. Nous avons prévu de nous rendre à un atelier céramique. Dans le bus qui nous emmène au studio Kiwi, au cœur d'Anneessens, l'enthousiasme n'est pas palpable mais on sent la curiosité émerger. Les questions des jeunes se bousculent : « comment ça va se dérouler, qu'est ce qu'on va faire ? ». Je les invite à se laisser surprendre. On commence alors à imaginer ensemble toutes les formes qu'on pourrait réaliser.

À notre arrivée, Camille, la céramiste, nous accueille avec un grand sourire. Je sors de mon sac, de beaux tabliers tout neufs et chacun choisi le sien. En s'habillant, on découvre d'un œil furtif l'atelier qui regorge de créations en terre, d'outils, émaux et toutes sortes de détails. Camille nous sert une petite tisane sans sucre, ce qu'un jeune s'amuse à relever. L'ambiance est détendue.

Nos jeunes n'ont jamais fait de céramique et sont un peu inquiets. Pour briser la glace et se familiariser avec la matière, Camille nous propose un jeu de «Pictionary». Chacun doit faire deviner son mot aux autres à tour de rôle en le représentant en 3D avec de l'argile. Les jeunes accrochent facilement et s'appliquent avec plaisir. Un des jeunes garde toujours un bout d'argile en main et ne cesse de le manipuler. Le contact avec la matière semble l'apaiser, telle une balle anti-stress.

En découvrant les réalisations, chacun verbalise la manière dont il aurait représenté le mot. On rit tout en explorant des concepts intéressants : notre manière de penser ou de visualiser un mot ou une idée n'est pas la même que notre voisin et ce qui fait sens pour l'un, ne fait pas forcément sens pour l'autre. Ce jeu les rassure dans leur capacité de créer, d'interpréter mais aussi d'ouverture sur l'autre.



On passe aux choses sérieuses, Camille nous distribue de l'argile blanche. Elle nous présente une série d'objets de formes variées en nous expliquant qu'ils ont tous un point commun : ils ont été réalisés grâce à la technique du pot pincé qu'elle va nous enseigner.

En suivant ses conseils attentivement, les jeunes réalisent deux tasses que Camille nous invite ensuite à personnaliser. Dès le début, un jeune nous explique qu'il a envie de signer ses tasses, d'y inscrire son nom. Camille l'accompagne dans sa démarche en lui donnant des idées et la technique pour les réaliser, ce dont il est très preneur. L'heure tourne et on se retrouve tous à l'aider à finaliser en quatrième vitesse. Grâce à cet effort de groupe, son nom se dévoile lettre par lettre à toute vitesse. Il est maintenant l'heure de passer au rangement !

Au moment de partir, un jeune repère au fond de l'atelier un tour de potier qui éveille son intérêt. Il a très envie de le tester et sollicite Camille pour revenir. Le rendez-vous est pris, le jeune peu enthousiasmé au début semble désormais conquis !

PROJETS PARTENAIRES

Forte de 15 ans d'expérience dans l'accompagnement des jeunes et leur famille, l'équipe d'Abaka fait quotidiennement le constat de situations de plus en plus complexes relevant de champs variés (santé physique et mentale, logement, scolarité,...). Pour y répondre, **Abaka a développé un réseau de partenaires solides afin d'aborder chaque situation de manière globale et proposer une réponse cohérente au jeune et à sa famille, au sein mais aussi en dehors de l'institution.**

Cette volonté de travailler ensemble dépasse le cadre du travail quotidien. **Convaincue que ce n'est que réunis que nous pourrons innover et relever les défis de demain dans le domaine de l'Aide à la jeunesse, Abaka s'engage dans de nombreux comités, groupes de travail et projets afin de partager et mutualiser son expertise avec d'autres acteurs sociaux.**

Malgré la crise, deux projets en élaboration au sein du service verront le jour en 2021. **Fruit d'une collaboration de plusieurs années avec des acteurs intersectoriels, ces projets ré-affirment notre volonté d'innover au sein du secteur en créant des ponts entre les acteurs partageant nos valeurs.** Nous sommes ainsi fiers d'annoncer l'ouverture à la rentrée de la Maison de la démocratie à Anderlecht. Un projet social de mise en autonomie qui permettra à des jeunes mineurs désaffiliés d'accéder à un logement décent, réalisé en collaboration avec entre autres Solidarité Logement. Sans oublier l'ouverture imminente du dispositif Macadam près de la Gare du Midi. Reposant sur un réseau de partenaires intersectoriel, cette initiative apportera une réponse à l'errance des jeunes à Bruxelles.

KOTS SOLIDAIRES DE LA MAISON DE LA DÉMOCRATIE : 5 JEUNES À L'ABRI DÈS LA RENTRÉE

Après plus de deux ans de travail, c'est jusqu'à 5 jeunes qui pourront emménager dès octobre 2021 dans la Maison de la démocratie à Anderlecht. Ce bâtiment de 150m² financé par Solidarité Logement sera divisé en quatre entités : trois kots et un duplex. Elles seront destinées à des jeunes en situation de vulnérabilité dont une mère isolée avec enfant.

Nous avons rencontré Eric Fairier, directeur d'Abaka et Alain Godefroid, membre du bureau de Solidarité Logement sur le chantier du bâtiment qui abritera ce projet social dont l'inauguration approche à grands pas.





Nous sommes sur le chantier de la Maison de la démocratie. Pouvez-vous nous expliquer en quoi consiste ce projet ?

Eric Fairier : La Maison de la démocratie est un projet de kots solidaires destinés à des jeunes dits vulnérables, proposant du logement de transition avec un accompagnement individuel. Il va dans la continuité de notre accompagnement ambulatoire auprès de ces jeunes afin de leur éviter la case maison d'accueil pour adulte, qui leur est trop souvent proposée en dernier recours.

Alain Godefroid : Ce projet, c'est également une collaboration entre plusieurs partenaires aux expertises complémentaires qui co-construisent ce projet depuis 2 ans maintenant. Solidarité Logement bien sûr, qui finance le bâtiment et tous les travaux de rénovation. Mais aussi Abaka et SOS jeunes, deux acteurs locaux actifs dans l'hébergement d'urgence et l'accompagnement de jeunes, qui ont pour mission ici d'insuffler la dimension sociale du projet.

Qui est Solidarité Logement ?

A.G : Un groupe de professionnels bénévoles dont l'objectif est de faciliter l'insertion sociale des jeunes en transition et des femmes isolées par la création de logements. Car la prévention du sans-abrisme et de la rupture du lien social qui s'ensuit exige l'exercice effectif du droit au logement, qui, à son tour conditionne le droit à la santé, à la sécurité, à l'hygiène, au travail, à la dignité...

Quelle est l'origine de ce projet ?

E.F : Il part, comme bien souvent, d'un constat de terrain. Alain mentionnait les jeunes en transition. Ils sont âgés de 18 à 25 ans, beaucoup viennent de quitter l'Aide à la Jeunesse. À l'approche de la majorité, ils se retrouvent livrés à eux-mêmes et bien souvent dans l'impasse. Ils doivent relever un double défi : celui de trouver ou garder un logement et accéder à l'aide sociale. Afin de prévenir l'errance, il leur faut un logement accompagné permettant l'apprentissage à l'autonomie.

Pour répondre à cette demande, Abaka a développé des partenariats avec des asbl proposant un accès ou des facilités au logement. C'est dans le cadre de cette démarche que s'inscrit notre participation au projet Maison de la démocratie, avec l'objectif commun d'aider ces jeunes mineurs désaffiliés à accéder à un logement décent.

A.G : C'est une collaboration qui fait sens car nous avons le même public cible et partageons les mêmes valeurs.

Comment Solidarité Logement contribue-t-elle au projet ?

A.G : L'objectif de Solidarité Logement est de créer du logement durable. Nous travaillons toujours essentiellement de la manière suivante. Nous identifions et/ou contribuons au développement d'un projet d'insertion sociale. Nous mettons à disposition durable un

immeuble. Pour le réaliser, nous privilégions l'achat, ou la location à très longue durée (bail emphytéotique), suivi des travaux d'aménagement.

Nous nous assurons que les femmes et les jeunes qui y logeront fassent l'objet d'un accompagnement professionnel permettant cette insertion. Dans le cadre de ce projet, au travers de l'expertise d'Abaka et de SOS jeunes. Nous travaillons aussi avec une AIS (Agence Immobilière Sociale) afin d'assurer une bonne gestion de l'immeuble et un revenu permettant de faire face aux charges financières liées à l'acquisition. Le but est de permettre une occupation au plus bas coût possible.

Quelle est la plus-value du projet ?

E.F : Nous avons saisi l'opportunité de continuer le travail qui a été initié au sein de notre structure d'hébergement. L'accompagnement se veut ajustable et intensif afin de donner à ces jeunes les meilleures conditions pour démarrer leur vie d'adulte. Au-delà de pro-

poser un logement décent à loyer modéré, le suivi de notre équipe aura pour but de développer les ressources des jeunes afin qu'ils prennent leur envol en toute indépendance.

Et en quoi consistera l'accompagnement proposé par Abaka ?

E.F : Les jeunes qui bénéficieront d'un logement dans le cadre du projet sont des jeunes que nous accompagnons déjà, et cela souvent depuis plusieurs années. En amont, Abaka a entamé avec eux un travail de préparation que nous appelons une «mise en autonomie». L'équipe interviendra en poursuivant le travail d'accompagnement pendant cette période de transition. Il s'agit finalement d'une suite logique du travail effectué avec eux depuis leur première demande auprès de notre service.

Quels sont les enjeux qui vous attendent ?

E.F : L'enjeu principal sera de trouver des fonds structurels pour conserver un éducateur en charge du projet afin d'assurer notre engagement vis-à-vis des jeunes mais aussi de nos partenaires. Et de surcroît, nous permettre de saisir de nouvelles opportunités de collaboration avec d'autres bailleurs. Nous pourrions ainsi répondre à la demande en forte augmentation, qui suit la hausse constante des loyers bruxellois. Nombreux sont les jeunes majeurs que nous accompagnons qui restent sur le carreau. En cause, la difficulté inéluctable d'être jeune, dépendant d'une aide sociale et de trouver un logement seul, décent et à bas prix sur Bruxelles.

Quel futur pour le projet ?

E.F : L'inauguration en octobre prochain. On se réjouit de voir les jeunes emménager et les accompagner dans leur démarche de mise en autonomie au quotidien.

A.G : Et puis on l'espère, une, deux, trois maisons de la démocratie à venir. Autant qu'il y en aura besoin, jusqu'à ce que chaque jeune en difficulté puisse accéder à un logement décent !

Abonnez-vous à la page Facebook d'Abaka pour suivre l'avancée du projet Maison de la démocratie.

**LE LOGEMENT EST LE MOYEN
L'INSERTION SOCIALE EST LA FINALITÉ**





Depuis juillet 2018, “Le Forum – Bruxelles contre les inégalités” mène avec l’aide de six partenaires, dont Abaka, un projet autour des jeunes en errance, c’est-à-dire des mineurs et des jeunes majeurs dont la prise en charge institutionnelle est rendue complexe par la présence de plusieurs problématiques (santé mentale, handicap, toxicomanie, errance, sans-abrisme, etc.). Le projet s’axe autour des difficultés que peuvent rencontrer ces jeunes dans des moments de transition (passage à la majorité, changement de lieu de vie, mise en autonomie).

Fin 2020, les partenaires du Réseau jeunes en errance fondent l’asbl « Macadam - Réseau intersectoriel des jeunes en errance » avec comme première mission de créer un dispositif d’accueil de jour répondant aux besoins spécifiques de ces jeunes qui trop souvent, passent sous les radars, ne se retrouvent nulle part ou cherchent de l’aide au mauvais endroit pour finalement ne jamais arriver là où ils sont redirigés.

À l’approche de l’ouverture du dispositif d’accueil de jour de Macadam en juin prochain à quelques pas de la Gare du Midi, nous avons rencontré Eric Fairier, directeur d’Abaka qui est partenaire du réseau jeunes en errance, membre fondateur et administrateur de Macadam et Fanny Laurent, chargée du travail social communautaire de Macadam asbl.

Comment s’est concrétisé ce projet ?

Eric Fairier : En association avec des services du secteur sans-abrisme et de la santé mentale, l’équipe d’Abaka a réfléchi durant 2 ans à un endroit permettant un réaccrochage social pour ces jeunes. Inédit en son genre, ce centre de jour sera une porte d’entrée, un lieu pensé par et pour les jeunes de moins de 26 ans

qui se retrouvent à la rue sans filet de sécurité.

Macadam, c’est quoi ?

Fanny Laurent : C’est un centre de jour qui réunira les différents acteurs de terrain (aide à la jeunesse, sans-abrisme, santé mentale, lutte contre la pauvreté,...) pour offrir un accueil de qualité qui réponde aux besoins spécifiques des jeunes en errance. Un endroit où ils peuvent se poser, manger, se laver, se réchauffer, se reposer, ... sans enjeux, et qui sera à la base du lien de confiance que l’on va créer. Une fois qu’ils ont la sérénité, le repos et la confiance en eux suffisante, l’idée est de laisser leurs demandes émerger et de chercher ensemble des solutions à leurs problèmes ou comment les réorienter au mieux.

Quelle est la plus-value du projet ?

E.F : La plus-value du projet repose sur son réseau et le fait que ce dernier devienne très actif au sein et en dehors du dispositif. L’idée est d’endiguer le morcèlement de l’aide sociale en offrant les ressources nécessaires au sein d’un même lieu. Abaka a toujours cherché à investir des lieux où la complémentarité des offres des services est accessible aux jeunes. Ce projet s’inscrit dans la continuité de notre volonté d’innover et d’agir dans un secteur figé face à ses responsabilités. C’est un challenge que l’on a envie de relever, car nous sommes convaincus de sa pertinence.

Vous mentionnez l’ouverture, comment va-t-elle se dérouler ?

F.L : Ce sera progressif. Au début, nous accueillerons les jeunes quelques demi-journées par semaine avec l’objectif d’offrir un accueil de qualité, une première écoute, l’accès à un café, un repas, une douche. L’espace laverie et les casiers seront opérationnels ainsi que l’espace de repos. À cela s’ajoute un espace de vie avec des jeux où les jeunes peuvent discuter entre eux et avec les travailleurs. Nous allons commencer avec un service réduit et petit à petit offrir une palette plus complète.

Comment allez-vous enrichir l’offre ?

F.L : Elle va se construire au travers des partenariats qui vont se nouer sur le terrain. L’idée

de ce dispositif est que les partenaires puissent détacher leur équipe et proposer différents types d'activités, que ce soit des permanences pour faire connaître leur service et leurs activités ou rencontrer des jeunes qu'ils ne rencontrent pas chez eux. Mais aussi proposer des activités chez Macadam qu'ils ne peuvent pas réaliser au sein de leurs murs pour diverses raisons.

Quelle sera la contribution d'Abaka ?

E.F : Depuis plus de deux ans déjà, nous contribuons à la mise en place du projet à travers de nombreux temps d'échange et des événements qui ont permis d'identifier les ressources manquantes face à la problématique de l'errance des jeunes. Étant fondateur et administrateur de l'asbl, Abaka continuera d'investir le lieu à travers des heures dévolues à des permanences permettant de faire connaître et donner accès à notre service. Le cabinet Glatigny nous soutient dans cette démarche et nous a octroyé à cet effet un renfort pour nous permettre d'allouer du temps humain à la construction de ce réseau intersectoriel.

Les jeunes aussi ont une place dans l'élaboration du projet ?

F.L : En effet, les jeunes seront également moteurs du dispositif. C'est un espace où ils peuvent se poser, mais aussi en fonction de leurs envies proposer des initiatives, participer à la vie du lieu et créer des liens avec des travailleurs qui viennent d'ailleurs. L'objectif étant qu'ils aient une meilleure connaissance de l'offre qui existe et qu'ils soient plus en confiance d'aller chercher l'aide où elle se trouve.

Quel est le futur de Macadam ?

F.L : Idéalement Macadam ne veut pas devenir un dispositif indépendant qui tourne en cercle fermé mais un dispositif mis à disposition d'autres structures. Notre but est d'être en interaction avec le tissu associatif bruxellois déjà très dense et de créer des synergies au sein de celui-ci, favorisant ainsi la collaboration entre les associations, l'émergence de nouvelles méthodes de travail et pourquoi pas, de nouveaux projets.

Tout cela, en gardant en point de mire l'objectif de mettre fin au sans-abrisme jeune ?

E.F : Macadam a l'ambition claire d'apporter une réponse à l'errance des jeunes, car pour le moment ils font face à un vide institutionnel. Au-delà de l'accueil classique qui répond aux besoins vitaux, cet espace proposera « un corridor de services », c'est la proposition innovante du projet. Le lieu sera habité par un réseau d'associations qui mettront leurs compétences et leur savoir au profit des jeunes. L'offre de service de Macadam se veut intersectorielle afin d'offrir un accompagnement plus global et pertinent à ces jeunes aux situations complexes.

F.L : Nous avons aussi comme objectif en collaboration avec Bruxelles, d'arriver à une meilleure connaissance de l'errance des jeunes. Ce diagnostic est un défi qui va prendre des années mais dont la réflexion est amorcée au sein de la coalition Away Home, un réseau intersectoriel bi-communautaire qui rassemble des acteurs et plateformes qui travaillent la question des jeunes en errance et dont l'objectif est de mettre sur pied un plan d'action pour mettre fin au sans-abrisme des jeunes à Bruxelles.





NOUS AVONS BESOIN DE VOUS

La crise sanitaire joue les prolongations et face à une demande toujours plus importante, nous avons plus que jamais besoin de votre aide. En quelques semaines, Abaka a su s'adapter pour répondre à l'urgence sanitaire et sociale. Nous avons mobilisé toutes nos ressources et engagé nos moyens financiers pour accompagner les jeunes et les familles fragilisés par cette crise inédite. C'est grâce à votre générosité que nous pourrons traverser cette épreuve et continuer à développer des projets innovants pour apporter à chaque jeune et sa famille un accompagnement adapté à ses besoins.

En 2021, votre don est déductible à 45% !

Chaque don en faveur d'Abaka de 40€ ou plus est déductible fiscalement et vous permet de récupérer 45% de votre don. Par exemple, si vous faites un don de 100€, cela vous coûtera en réalité 55€, car vous pouvez déduire 45€ des impôts.

Devenez donateur en nous adressant un don sur le compte IBAN : BE41 6300 1180 0010
BIC : BBRUBEBB (communication : don au projet n°196).

Devenez une entreprise solidaire et contactez-nous pour apporter un soutien financier à un de nos projets qui vous ressemble.



UN GRAND MERCI

Au nom de tous les jeunes que nous accompagnons, l'ensemble de l'équipe tient à remercier chaleureusement les donateurs qui ont soutenu Abaka tout au long de l'année.

L'Association Raymond Leurquin, pour son soutien fidèle au cours des années. CAP 48 et la commune d'Ixelles pour leur coup de pouce financier pendant la crise sanitaire. P&V assurances au travers de la Fondation Roi Baudouin pour leur don d'ordinateurs portables destinés aux jeunes que nous accompagnons victimes de la fracture numérique. Et la Fédération Wallonie-Bruxelles, qui finance notre fonctionnement.

NOTRE CONSEIL D'ADMINISTRATION

DIDIER TERMONT

Trésorier

XAVIER BRIKÉ

Président

ANNE-LAURE LE CARDINAL

Secrétaire

PATRICK PIERRE

Administrateur

JEAN LOUIS LINCHAMPS

Administrateur

FRANCOIS PONCIN

Administrateur

NOTRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Arcq Audrey, psychologue

Barbason Alain, ingénieur civil

Briké Xavier, anthropologue

De Briey Mathilde,

travailleuse sociale retraitée

Goossens Renaud, avocat

Hermans Pierre, retraité

Lacroix Thierry, philosophe

Le Cardinal Anne-Laure,

psychologue

Linchamps Jean Louis, directeur

Marteaux Alain, assistant social

Prumont Geneviève,

traductrice retraitée

Steffen Bruno, naturaliste

Termont Didier, analyste financier

Vossen Dominique, médecin

Willaert Alain, travailleur social

Ponçin François

coordinateur du Réseau Hépatite C

Patrick Pierre, analyste financier



ABAKA
Centre de crise
et d'accompagnement
non mandaté pour adolescents

Rue Goffart 105
1050 Bruxelles
www.abaka.be

Nous contacter

info@abaka.be
GSM : 0472 75 27 55
Tel : 02 640 07 11
Fax : 02 647 96 19

ABAKA asbl



Rédaction : Équipe Abaka

Conception graphique : Elisa Riffaud

Crédits photo : Équipe Abaka, Freepik

Illustrations : Freepik, ibrandify, Omelapics,
pch vector, Rawpixel.com, BiZkettE1